

BRIGNEAU

Yves Tanguy dit « le grand Youn »

Entretien du 15 septembre 2010. Extraits choisis...

Je suis né le 11 novembre 1945 à Moëlan-sur-mer, Finistère, et pour être plus précis à Poulvez, au fond de la rivière de Brigneau. Mon père s'appelait Eugène **Tanguy**. C'était un gars de Trégunc. Ma mère était également une « Tanguy », née Tanguy, mais de Moëlan, sans aucun lien de parenté. J'ai épousé le 15 juin 1973 une concarnoise, Annick Morvézen et nous avons trois enfants et six petits-enfants.

Mon grand-père se nommait Yves Tanguy. Il était né le même jour que moi, le 11 novembre, et je m'appelle Yves Tanguy. C'est une belle date, n'est-ce pas !

De ma jeunesse à Poulvez, je me souviens notamment de nos échappées à Kermoguer, avec les copains de mon âge. Les anciens nous avaient fait découvrir les bienfaits des feuilles d'un arbre qui poussait sur un talus, non loin du manoir. Tout comme eux, au moment de la moisson ou d'un coup de fatigue passager, il suffisait alors d'en mâcher deux ou trois feuilles, surtout pas plus, pour reprendre forme et agilité comme un cabri. Était-ce de l'eucalyptus ? Des feuilles de coca comme en Amérique du Sud ? Je suis repassé dans le secteur depuis, le châtelain avait dû avoir connaissance de l'affaire, l'arbre n'est plus là.



Maison natale d'Yves Tanguy, au village de Poulvez

J'ai fréquenté l'école de Kerouze jusqu'à sa fermeture avant de rejoindre, en 1957, le collège au bourg de Moëlan, en classe de 6^{ème}. A 13 ans et demi, en 1959, j'ai quitté l'école et commencé à naviguer à Brigneau sur le *Mon possible* de Pierre Favennec (père), bateau qu'il avait acheté à Doëlan auprès du père de Milo Philibot. Le point de départ de mes « services à la mer » validés de ce premier embarquement n'interviendra officiellement que le 1^{er} juillet 1960. Un an plus tard, j'ai rejoint son fils Pierre sur *L'Écume*.



Le *Mon possible*, patron Pierre Favennec en 1957



L'Écume, patron Pierre Favennec, à Brigneau en 1961

Témoignage de reconnaissance à Pierre Favennec

Je voudrais ici rendre un vibrant hommage à Pierre Favennec (fils) que l'on surnommait *La Houle*. C'était un précurseur, un visionnaire, le plus en avance de son temps sur toute la côte, d'une immense générosité doublée d'un sens pratique hors du commun. De son point de vue : si la pêche marchait bien, alors c'est tout l'équipage qui devait en profiter.

Dans sa traque de la sardine, Pierre nous a fait voyager : Les Sables d'Olonne, Le Croizic, La Turballe mais aussi tous les autres ports de la côte jusqu'au Fret, à l'entrée de la rade de Brest, Camaret, l'Île Longue.

En 1962, il a vendu *l'Écume* à Pierrot Tressard et fait construire au chantier de Pont-Lorois à Belz son nouveau bateau : le *Récif*. Il le voulait novateur avec, notamment, une cale réfrigérée permettant de mettre le poisson en caisse et de le conserver à 0°. Son souhait : faire évoluer le métier, ne plus « laisser cuire le poisson au soleil » et donner un beau produit aux gens pour, au final, mieux le vendre.



Le *Récif* entre au port de Keroman, à Lorient

Visionnaire dans cette démarche, il fut aussi le premier à la mettre en œuvre. J'avais tout juste 17 ans, j'étais une bête de combat, mais il m'écouta et retint mon idée de mettre dans des caisses en plastique le fruit de la pêche, avant de les descendre dans la cale et de refermer le panneau. Ces caisses avaient été spécialement conçues, pour cet usage, par la société industrielle *Allibert*, spécialisée dans la plasturgie. Nous sommes bien en 1962, il ne faut surtout pas comparer cela avec les pratiques actuelles. On défrichait le chemin.

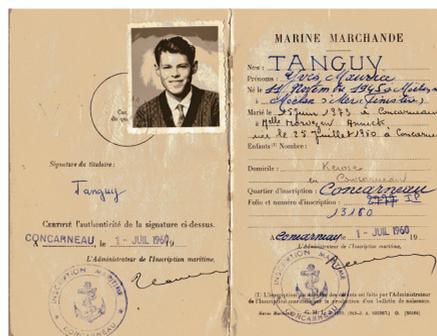
En cale à zéro degré, dans des caisses de 8 kg, la sardine restait « nickel », superbe. Au final, l'usine achetait plus cher notre poisson, cette disposition conduira d'ailleurs à un peu de jalousie chez certains équipages. On avait la qualité pour nous, c'était donc normal qu'on soit mieux rémunéré. On arrivait à quai ; si on avait loupé la vente, on ne touchait pas au poisson. On laissait le moteur en route pour conserver la réfrigération et la cale bien fermée. Une fois le poisson vendu, seulement à ce moment-là, les caisses montaient directement dans la chambre froide de la conserverie.

Novice à bord, je vivais bien. A titre d'exemple, avec le petit plus perçu tout au long de l'année, je me suis acheté, comptant, un vélomoteur avec ma seule paie de la semaine !

Avec le *Récif*, la campagne sardinière commençait très tôt, en avril/mai. On quittait alors Brigneau pour rejoindre les Sables-d'Olonne. On sortait tous les jours en mer mais on rentrait aussi tous les soirs au port. Nous vivions en autarcie à bord. Si la pêche donnait bien alors, il n'était pas rare que nous fassions deux sorties en 24 heures. Il fallait donc à l'ensemble de l'équipage une bonne condition physique.

On mangeait la « godaille » à bord mais, lorsque les résultats étaient au rendez-vous, alors nous allions quasiment tous les jours au restaurant. Pierre était un « patron » qui montrait l'exemple. Sa réputation de générosité n'était pas usurpée, notamment quand il prenait à sa charge les frais pour le retour à la maison, tous les quinze jours. A cette époque, la réussite aidant, j'avais sérieusement envisagé d'acheter mon propre bateau et de rester au pays. Nous, les p'tits gars de Moëlan, on pouvait être fier de nous !

Sur les quais, les équipages se croisaient, se côtoyaient et fréquentaient les mêmes « points d'eau ». Pour connaître leur port d'attache, il fallait bien regarder les tenues vestimentaires : les Croisicais et les Tréboulistes avaient des casquettes blanches, celles des Douarnenistes étaient légèrement marron tandis que celles des concarnois étaient bleues. Les pantalons des Guilvinistes étaient très larges alors que les nôtres étaient plus serrés.



Yves Tanguy, inscrit définitif n° 13160, du quartier de Concarneau.

Le fascicule, daté de 1960, récapitule 40 années d'une longue carrière sur la mer !